

Ce livre constitue la mémoire d'un événement. Cet événement c'est l'organisation par Madame Yu Da Yun de l'Académie de la culture chinoise d'une rencontre des partenaires chinois de la fondation avec ceux qui ont été, au fil des années, les principaux protagonistes de ce partenariat du côté de la fondation. La rencontre se situe à un moment particulier de l'histoire de la FPH : celui de la « sabbatiale » 2002 - 2003.

Qu'est ce qu'une sabbatiale ?

Le moment, tous les dix ans, où la fondation se retourne avec ses partenaires sur l'histoire qu'elle vient de vivre, prend le temps de la longue réflexion – 18 mois – après les années d'activités très intenses pour en dégager les leçons et en tirer tout à la fois de nouvelles orientations et un nouvel élan.

Faut-il véritablement changer tous les dix ans d'orientation si, comme nous le souhaitons, la fondation inscrit son travail dans l'histoire longue des mutations de nos sociétés ? Certes pas pour le plaisir de changer mais parce que les sociétés évoluent et parce que nous mêmes apprenons beaucoup chaque jour au contact de nos partenaires et devons tirer parti de ces apprentissages pour aller à la rencontre de nouveaux partenaires ou pour faire évoluer nos modes d'action.

Dans une société stable, la gouvernance peut se définir par un trépied : des institutions ; la répartition des rôles et des compétences entre ces institutions ; des règles qui régissent l'action de chacun. Ces fondements de la gouvernance sont mal adaptés à des sociétés en mouvement, en transformation. En permanence les institutions sont appelées à évoluer pour s'adapter aux réalités sociales nouvelles, les rôles et les compétences se transforment, les règles, inadaptées à la variété des situations, deviennent des carcans entravant les relations au lieu d'en offrir le cadre. A ce trépied traditionnel de la gouvernance il faut alors substituer un autre trépied : les objectifs, une éthique, les dispositifs de travail.

Les objectifs sont l'étoile qui nous guide, le but constant, exaltant et lointain qui nous aimante, la raison même d'agir ensemble.

L'éthique définit les principes du vivre ensemble. Sans imposer a priori des règles uniformes, l'éthique nous incite à tout moment à en rechercher qui s'inspirent des principes d'ouverture, de réciprocité, de respect et d'efficacité.

Les dispositifs de travail, enfin, sont les modes de faire, sans cesse révisés, que nous inventons ensemble au fur et à mesure des apprentissages acquis pour trouver la meilleure manière de se diriger ensemble vers nos objectifs. La sabbatiale, à la fondation, est un de ces dispositifs de travail majeurs.

Comme le dit la sagesse juive (livre de l'Ecclésiaste – chapitre III) : « il y a un moment pour tout et un temps pour toute chose un temps pour lancer des pierres et un temps pour en ramasser (...), un temps pour chercher et un temps pour perdre ; un temps pour garder et un temps pour jeter ». Et, pour nous, à la fondation, il y a un temps pour l'action et un temps pour la réflexion. Un temps pour ramasser de l'expérience et développer des partenariats et un temps pour trier parmi tous ces matériaux ceux qui constitueront le soubassement de la période suivante.

Il n'est donc pas étonnant que ce livre soit fondamentalement **dédié au temps qui passe**, à ce qui s'est accumulé et à ce qui a évolué au fil des années, dont il importait en 2003 de faire le bilan. Le bilan ne peut être que conjoint, à l'opposé de l'évaluation prétendue neutre d'un expert qui viendrait porter un jugement sur ce que nous avons fait. Un bilan ici, ce sont des partenaires qui ayant cheminé ensemble, par le soleil ou sous la pluie, par les grandes routes ou par des chemins tortueux et malaisés et qui, s'arrêtant à l'étape pour casser la croûte et reprendre des forces, se retournent pour contempler ensemble le chemin parcouru.

C'est d'ailleurs pourquoi ce livre s'appelle une chronique. Il raconte une histoire. Son principal acteur c'est le temps. Une histoire avec sa progression, ses rencontres inattendues, ses détours, son foisonnement, sa subjectivité aussi tant deux acteurs d'une même histoire peuvent en avoir, de

bonne foi, des récits si différents qu'on peut en venir à en douter qu'ils l'aient vécue ensemble.

Cette histoire, c'est celle des partenariats qu'entre 1988 et 2002 la fondation a noué non pas avec la « Chine » - quelle prétention de parler des relations d'une petite fondation suisse avec une immense civilisation – mais avec des partenaires qu'elle s'est choisie ou qui l'ont choisie. Ces relations sont souvent nées de rencontres apparemment aléatoires. Mais y a-t-il vraiment du hasard quand deux individus ou deux institutions se re-connaissent ? En tout cas ces partenaires sont pour la fondation « sa » relation avec la Chine. Et, pour chacun de ces partenaires chinois la fondation aura été, du moins l'espère-t-elle, une des portes d'entrée vers l'occident et vers le monde.

Cette histoire est elle-même faite d'histoires multiples. C'est la raison du caractère pointilliste du livre. Comme toute bonne chronique, il met bout à bout la narration de rencontres et la description des suites qu'elles ont eu, les commentaires des Chinois ou Européens protagonistes de ces rencontres et de ces aventures communes. Comme les chroniques de l'ancien temps, le livre ne prétend pas en faire une synthèse. Il ne cherche pas à en dégager et à en imposer aux lecteurs une thèse sur le partenariat, sur le dialogue interculturel ou sur les relations entre l'Europe et la Chine. Il colle au plus près à ce que chacun a dit, pensé et fait à un moment de ces histoires. Et pourtant, comme sur l'écran de l'ordinateur une multitude de pixels forme, quand on prend de la distance, une image cohérente, toutes ces histoires prennent sens en se complétant mutuellement et s'inscrivent dans la grande Histoire, celle, au cours des années 90, d'une nouvelle inscription de la Chine dans le monde et d'une nouvelle relation entre la Chine et l'Occident.

Comme une poupée russe, les temps et les espaces s'emboîtent l'un dans l'autre. Il en va ainsi du dialogue 1988 – 2003 d'une fondation suisse avec des partenaires chinois. Cette période de quinze ans vient s'inscrire dans celle du nouveau cycle d'ouverture de la Chine sur le monde, et en particulier sur l'Occident, ouvert en 1978 après la fin de la révolution culturelle. Ce cycle, à son tour, s'inscrit dans celui, pluriséculaire du dialogue entre la construction de l'Occident moderne, disons à partir de Matteo Ricci, et la Chine. Ce cycle, enfin, s'inscrit dans la perspective plurimillénaire d'échange entre la Chine et l'Occident, dont la Route de la Soie est à la fois le support matériel et le symbole.

C'est dans cette perspective de poupée russe que le titre de l'ouvrage, « chronique d'un dialogue transculturel entre l'Europe et la Chine » prend tout son sens. C'est la contribution de femmes et d'hommes de Chine et d'Europe, ni plus ni moins que les caravaniers qui empruntaient jadis la route de la soie, à la poursuite, à l'enrichissement d'un dialogue interculturel qui, même aux pires périodes de crise et de fermeture n'a jamais véritablement cessé.

C'est la chronique d'un dialogue interculturel parmi des millions d'autres mais nous avons la faiblesse de penser qu'il a été suffisamment long, intense et fécond pour être à son tour porteur de leçons plus générales sur le Dialogue interculturel entre l'Occident et la Chine.

C'est son caractère anecdotique qui en fait le prix. On parle parfois du dialogue entre les civilisations comme s'il existait en soi indépendamment des femmes, des hommes, des institutions, des événements qui en tissent la trame, qui en font la chair.

La construction de la paix dit-on souvent, commence par la déconstruction de l'image de l'ennemi. Et l'on dit aussi que la guerre c'est la défection de la parole. Elle survient quand la réalité concrète de l'autre disparaît au profit d'abstractions immatérielles et intemporelles, eux et nous, les barbares et les civilisés, l'Occident et la Chine.

Ces abstractions, nous les avons traquées sans relâche pour les remplacer par les réalités concrètes de dialogues, d'actions en commun, de confiances progressivement construites et d'aventures ou de rêves partagés. Cet « autre » abstrait n'est pas toujours diabolisé. Il s'annihile tout autant par son idéalisation. Il suffit de voir, pour ma génération, comment Mao Tsé-Tung est venu rejoindre Che Guevarra, Garibaldi, Robespierre, Lorde Byron ou Jeanne d'Arc dans un espèce de panthéon révolutionnaire reconstruit et fantasmé, dans l'idéal romantique de la révolution qui soulève et emporte les peuples. Notre dialogue interculturel remplace les abstractions par des visages et des

événements. Rien n'est plus significatif de notre démarche que la collection de livres « proches lointains ». Nous y parlons de la mort, de la beauté, de la nature, du rêve. Mais ce ne sont pas des thèses sur la conception chinoise et européenne comparées de chacune de ces grandes abstractions. Ce sont, à chaque fois, des auteurs, chinois et européens, qui parlent à la première personne et incarnent les concepts en parlant de **leur** conception de la mort, de la beauté, de la nature et du rêve. Le dialogue, au sens étymologique des paroles entrecroisées n'existe que parce qu'existent des partenaires pour dialoguer.

Il faut donc voir cette chronique comme celle d'un dialogue incarné, conduit au fil des années, un peu comme on regarderait la collection de lettres que se sont échangés de fidèles amis pendant quinze ans.

Comme une relation épistolaire continue, cette chronique est aussi celle d'une progression. Pas seulement une progression dans l'interconnaissance mais aussi une progression dans le sens pris par cette interconnaissance. En particulier, et je parle là en tant que directeur de la fondation sans prétendre engager dans ce que je vais dire mes amis chinois, la relation avec la Chine n'a jamais été cherchée pour elle-même. Nous ne nous sommes jamais dit : « la fondation s'intéresse à la Chine ». Nous ne nous sommes jamais dit : « il faut développer le dialogue interculturel en particulier le dialogue interculturel avec la Chine ».

Notre intérêt pour la Chine n'a jamais été d'ordre purement intellectuel et purement guidé par l'envie de comprendre et de connaître. Notre intérêt pour la Chine a, dès l'origine et de façon claire, explicite, utilitaire. Il découlait de la prise de conscience de la fondation, dans les années 80, que tous les grands défis du monde d'aujourd'hui étaient des défis mondiaux et que, comme on le dit aujourd'hui, tous les problèmes sont « glocaux », ont à la fois une facette locale et une facette mondiale.

Dès lors que les défis étaient mondiaux, il devenait clair que le monde ne se ferait pas sans la Chine et construire un partenariat avec la Chine relevait donc non de la curiosité et de l'intérêt intellectuel mais, à proprement parler de la nécessité. Au moment où, de son côté, la société chinoise affirmait de plus en plus hautement son désir de revanche sur une histoire qui, de 1830 à 1950 l'avait profondément meurtrie et humiliée, il était important, au delà des relations d'intérêt qui fondent le développement des échanges économiques entre l'Occident et la Chine, d'affirmer hautement que l'apport de la Chine au monde était à nos yeux indispensable et que la construction d'un dialogue approfondi et respectueux entre les sociétés européenne et chinoise était la condition d'un monde pacifique, enrichi des apports humains et culturels des uns et des autres.

C'est pourquoi nous ne parlons jamais de dialogue pour le **dialogue mais de dialogue pour faire quelque chose ensemble.**

Comme toute chronique, le livre se découpe en périodes. Il distingue, dans les partenariats tissés entre la FPH et la Chine, trois étapes : se découvrir et se comprendre mutuellement, la participation de la Chine aux affaires mondiales ou comment la Chine devient une citoyenne du monde ; apprendre à travailler ensemble sur les défis communs et vers une intelligence collective.

Ces trois étapes, en réalité, combinent deux logiques. Toujours cette question des poupées russes. La première logique est celle qui est propre à notre partenariat. Il y a le temps de la découverte et il y a le temps de l'action commune. Mais la seconde logique est plus importante encore. Elle tient, je crois, à la rapidité de l'évolution de la Chine.

Quand on parle du dialogue entre deux sociétés, on fait parfois comme si le temps vécu par chacune d'elles était le même. Mais rien n'est plus faux. Du 16e au 19e siècle, la relation entre l'Occident et la Chine a été profondément marquée par le différentiel des rythmes d'évolution.

L'Occident était entraîné dans une formidable évolution qui allait accoucher, pour le meilleur et pour le pire, d'une modernité qui s'est imposée au monde entier. Dans la même période la Chine, héritière d'une longue histoire, semblait devenue prisonnière de traditions et d'inerties qui lui

faisaient subir l'histoire plutôt que de l'écrire.

Ce qui frappe, au contraire, dans la période que couvre cette chronique c'est la rapidité incroyable des mutations de la Chine, comparée à la relative stabilité de l'occident. On parle, dans les domaines économique et technique, d'effet de rattrapage ou encore d'avantage du « dernier parti ». Le dernier parti peut bénéficier de l'expérience, notamment technique, scientifique et organisationnelle des autres, sans avoir à assumer les pesanteurs et les juxtapositions d'une histoire longue.

Au début de la période qui nous intéresse, marquée par le traumatisme de Tiennamen, un contraste existait entre une économie chinoise s'ouvrant rapidement sur le monde, largement modelée d'ailleurs par l'implantation sur son sol d'entreprises multinationales produisant un très rapide transfert de technologies, et une société chinoise encore très largement héritière de la fermeture de la période précédente. Notre fondation a donc été guidée dans son action par le souci d'aider la société chinoise à mieux connaître le reste du monde et à s'inscrire dans des dynamiques internationales de dialogue, à l'image de celle à laquelle contribuait le programme de la fondation dit « APM » (Agricultures Paysannes et Mondialisation) qui visait à permettre que le monde paysan, local par nature, ne se trouve pas bousculé et détruit par des dynamiques internationales qu'il n'était pas en mesure de comprendre et encore moins de maîtriser.

Dans cette première période, nous avons cherché, si je puis m'exprimer ainsi, à faire gagner du temps à nos amis chinois dans cette découverte du reste du monde et en particulier de cette société civile mondiale en train de se construire et dont la construction nous paraît indispensable pour éviter la double barbarie d'une domination hégémonique de l'économie ou d'une domination hégémonique de la culture américaine.

Dans la seconde période, caractérisée par la place centrale qu'a occupée la construction de l'Alliance pour un monde responsable, pluriel et solidaire, nous avons cherché à ce que les acteurs chinois soient directement partie prenante du monde en train de s'inventer. Le symbole même de cette participation fut offert par la grande présence de nos partenaires chinois à l'Assemblée Mondiale de Citoyens qui s'est tenue à Lille en décembre 2001, et puis par l'implication de ces partenaires dans les forums sociaux mondiaux qui, à partir de 2001, ont, aux yeux du grand public, incarné cet effort de convergence de mouvements citoyens et de mouvements sociaux jusque là cantonnés dans leurs espaces respectifs, soit géographiques soit thématiques, pour affirmer qu'un autre monde était possible et qu'il nous appartenait de le construire.

La troisième période est celle où la Chine, dans toutes les composantes de sa société, se sait partie prenante de l'ordre mondial à construire, comme l'exprime symboliquement l'entrée de la Chine dans l'Organisation Mondiale du Commerce. Nous passons de la symbolique de l'être ensemble au défi du **faire ensemble** dans le respect mutuel.

Puisque je citais au départ la sagesse juive de l'Ecclésiaste et puisque le dialogue interculturel n'a pas pour objectif ultime de nous fondre dans une mac-donaldisation du monde mais de nous enrichir mutuellement de notre biodiversité culturelle, je reprendrai ici l'apôtre Paul. Il dit en substance, en réponse à ceux qui estimaient que le message du Christ était réservé aux seuls pratiquant : il n'y a plus ni juif ni grec, ni esclave ni homme libre mais les enfants de Dieu. Par là, Paul ne cherchait pas à exalter une société sans classe, sans histoire singulière et sans différence. Chacun gardait sa place, ce qui a souvent fait taxer l'apôtre Paul de conservatisme social. Il voulait dire que nous avons en commun quelque chose de plus important, qui nous unissait par delà nos différences. Toutes proportions gardées, c'est vers ce type de convergence que conduit la marche de notre dialogue. Nous avons à construire ensemble, d'urgence, dans les décennies qui viennent, un monde plus vivable et plus démocratique. Les citoyens que nous sommes ont ensemble à le concevoir et à le bâtir sans subir les déterminismes de la puissance et de l'économie. Nous voulons le bâtir par le dialogue sans cesse enrichi de Chinois et d'Européens, à la fois semblables et différents, à la fois citoyens du monde et irréductiblement héritiers de nos deux grandes civilisations.

La présente chronique se veut une petite pierre apportée à cette grande aventure.

Fondation Charles Léopold Mayer, Pierre Calame



<http://creativecommons.org/licenses/by-nd/2.0/fr/deed.fr>